

#6 Portraits d'Equipe : Dominique Guizien, président de l'association

Président de l'association depuis un peu plus de deux ans, Dominique Guizien est impliqué dans le tissu associatif Morlaisien. Curieux de trouver la meilleure manière d'infuser le développement durable, l'économie sociale et solidaire, le développement associatif au sein de la localité Morlaisienne, il s'investit dans ce qu'il estime être « le seul système viable : le système écologique » .

Bonjour Dominique, tu es actuellement président de l'association Eco-bretons, quelle est ton action ?

Je suis président depuis maintenant presque 2 ans, mais je suis impliqué dans l'association, et notamment au conseil d'administration, depuis plus longtemps, 2013 plus exactement.

Je représente l'association vis à vis de l'extérieur, notamment lors des rencontres avec les partenaires financiers : conseil général, Morlaix agglomération, l'Agence de l'eau... Mon rôle c'est aussi de veiller à ce que l'association ait les conditions de sa survie. Actuellement, tout ce qui se passe, les réductions de budget dans les collectivités territoriales, la suppression de la réserve parlementaire, la suppression annoncée des emplois aidés, fait que Eco-bretons, comme beaucoup d'associations, affronte des difficultés pour passer l'année 2017.

Difficile

Difficile certainement, sauf si on est une association qui a de grosses réserves.

Mon autre rôle c'est de faire en sorte que les grands

principes fondateurs de l'association soient respectés. Alors les grands principes c'est quoi ? C'est en premier lieu la gratuité du service, et ça devient compliqué compte tenu de ce que l'on vient de dire sur les financements. C'est aussi une certaine ligne éthique dans le traitement de l'information, parce qu'on est pas les seuls à traiter de ce que l'on appelle communément « le développement durable ».

Pourquoi avoir accepté de prendre le rôle de président ? C'est un rôle de responsabilité, d'engagement, de constance. Un attachement particulier à l'association, aux projets, aux gens qui y travaillent ?

J'ai rarement été un spectateur dans ce que je faisais.

Je suis tombé dans la marmite associative quand j'ai fait l'ESSEC, une école de commerce installée à l'époque en plein Paris, dans les locaux de l'Institut Catholique. J'ai animé deux activités dans le cadre de mes études. J'ai contribué à l'animation de ma promotion et de la promotion suivante sur deux axes : premier axe, un club de pétanque. Jouer à la pétanque dans la cour de « la Catho » c'est particulièrement jouissif et surtout organiser, dans ce cadre là, un grand tournoi de pétanque, rassemblant plus de 800 joueurs sur l'esplanade des invalides, ce fut un grand moment. Autre chose j'ai été secrétaire général national d'une association qui s'appelait l'association des cercles Europe qui, au début des années 70, promouvait deux choses, d'une part l'élargissement de l'Europe, on passait de six à neuf et de neuf à quinze, et surtout une Europe des régions. C'était plus ou moins lié au mouvement fédéraliste.

Et puis, je n'ai pas toujours été dans l'administration. J'ai 42 ans de vie professionnelle, j'ai du faire une demi douzaine de métiers. Deux périodes bien distinctes : une première de 20 ans avant l'ENA et la seconde de 20 ans aussi après. Dans l'administration c'est classique, parcours de haut fonctionnaire, on se bouge tous les 3 ou 4 ans de ministère en

ministère et de poste en poste.

Par contre avant, sur les 20 ans de mon activité précédente il y a trois phase, une phase de coopération technique en Afrique du Nord, une petite phase de deux ans où j'ai créé ma première boîte et ensuite les dix années suivantes ça a été effectivement essentiellement associatif.

Au delà d'être président, tu es pas mal investi dans le monde associatif Morlaisien, le monde associatif tout court en fait.

Oui, j'étais. C'est vrai qu'il y a une époque, au début de ma retraite, où j'avais été un peu plus sollicité. Je sortais alors d'une élection politique qui m'avait apporté un petit peu de visibilité. Par ailleurs, puisque beaucoup de sujets m'intéressent ; parmi eux évidemment la transition écologique, l'économie sociale et solidaire, la solidarité active, le développement du mouvement associatif au sein de l'ESS ; je me suis retrouvé administrateur et parfois assez rapidement président ou coprésident, vice président de certaines associations ([Force 5](#), [Resam](#), [ADESS](#)).

L'intérêt du monde associatif selon toi : monde des possibles, liberté de création, mise en réseau des acteurs, quel est il ?

L'intérêt du monde associatif par rapport à d'autres c'est quand même la possibilité de développer des services ou des relations entre les individus qui ne soient pas fondées uniquement sur le modèle marchand. Ça offre beaucoup de possibilité mais présente aussi quelques inconvénients, notamment de moyens pour fonctionner.

Pourquoi le développement durable ?

Ca s'est passé en trois temps.

Premier temps, le rapport de 1972 [The Limits to Growth](#), du [Club de Rome](#), premier choc. Là je sortais d'école, j'avais suivis des cours de marketing de produits agricoles,

j'envisageais de venir faire carrière dans l'agro-alimentaire breton. Et je commence à me poser des questions, « mais oui c'est vrai ça si on part du principe que les ressources sont finies il vaut mieux les ménager. » Sans grande originalité, j'avais l'intuition que le bon filon ça allait être le recyclage et la récupération et que ceux qui arriveraient à trouver les bons systèmes s'en sortiraient. Quand on voit où on en est 40 ans après, on se dit qu'on aurait pu aller plus vite.

Second choc, le naufrage du pétrolier Amoco Cadiz en 1978. Quand j'ai vu que l'on utilisait des palettes de plâtre, stockées sur un quai de Roscoff pour couler le pétrole dans le chenal de l'Ile de Batz, je me suis dit « ah là quand même, il y a quelque chose qui ne va pas très bien ». Non seulement il y a un problème de recyclage des déchets mais il y a un problème plus grave : les pollutions du milieu naturel et nous n'avons pas de réponse intelligente

La troisième prise de conscience a eu lieu en 2003 lorsque je me suis retrouvé directeur des ressources humaines au ministère de l'écologie. Je n'ai pas choisi ce ministère par hasard non plus. Au ministère de l'écologie j'ai découvert toutes les problématiques de l'écologie : l'eau, l'air, la biodiversité ...etc et surtout la diversité des métiers. C'est là que j'ai découvert que le fonctionnement systémique ne s'appliquait pas qu'aux organisations humaines mais que c'était avant tout le fonctionnement normal de la nature. C'est à dire que rien ne se passe dans une partie du système sans que cela ait un effet sur une autre partie. Et cet effet sur cette autre partie provoque une rétro-réaction qui, soit amplifie l'effet premier, soit le corrige. Selon la façon dont on gère les feedback, c'est à dire les boucles de retour, on arrive à un système qui devient à peu près stable ou qui devient décadent. L'effet systémique de l'économie actuelle serait plutôt un effet déstabilisant puisque l'effet retour a plutôt tendance à amplifier le premier que l'inverse. Alors

que lorsque l'on regarde le modèle économique de la transition écologique, à l'inverse, l'effet retour aura plutôt tendance à stabiliser les choses.

Mon choix pour l'écologie n'est du tout un choix philosophique. C'est avant tout une question d'efficacité ; le modèle écologique est plus efficace, c'est tout.

Dans le chapitre 2 épisode 3 du mot « transition », tu parles d'une transition radicale mais qui ne peut être que progressive, est ce que tu peux nous en parler ?

Je prends « radicale » a son sens premier c'est à dire « allant aux racines ». Si on veut véritablement que les choses changent il ne faut pas se contenter de l'écume des choses. Par exemple : faire pipi sous la douche c'est bien, ça évite de tirer la chasse d'eau donc on économise de l'eau. En plus c'est rigolo, ça reste ludique. Mais si on se pose la question du cycle de l'eau là ça devient intéressant, parce qu'on peut aller au fond des choses, à leur racine ; on commence alors à entamer une démarche qui est une démarche, pour le coup, radicale.

Toute transition est un changement et chaque petit changement est quelque part un petit traumatisme. Si les traumatismes sont gérés progressivement ils sont supportables. S'ils sont trop simultanés ça devient plus dur à gérer et dans ce cas là on change de modèle, on risque de se marginaliser. Je pense au mouvement des décroissants dont je crois qu'ils veulent aller trop vite, trop loin et trop rapidement. Moi je crois beaucoup à l'évolution progressive. Chacun a un cheminement différent, on ne fait bouger les gens que ce sur quoi ça les intéresse.

Les américains ont un mot pour ça qui s'appelle « nudge » , c'est à dire que l'on utilise un stimulus, qui parle à l'esprit des gens, positif, pour changer un comportement qui est négatif. Je prends un exemple récupéré d'un article, la lutte contre les incivilités dans les gares. Tout bête, les

gens qui râlent dès qu'un escalator est en panne. On va faire passer un message positif, par exemple « Prenez l'escalier c'est bon pour votre santé, vous allez vous muscler, perdre du poids...etc » , comme ça le jour où effectivement l'escalator est en panne, vous prenez naturellement l'escalier. En appuyant sur un stimulus valorisant on arrive à un changement. La transition c'est un petit peu ça, il faut qu'on trouve à chaque fois le bon stimulus.

L'exemple le plus typique c'est la nourriture bio. Moi je suis persuadé que parmi les gens qui fréquentent les rayons bio des grandes surfaces ou ceux qui vont en biocoop, tous n'y vont pas dans une démarche de transition assumée. Certains y vont uniquement parce qu'ils sont effrayés par le message diffusé par les médias sur « la bouffe dégueulasse », parce qu'ils ont lu un article sur le fait que « la myrtille sauvage c'est bon pour le teint », parce que « le thym c'est bon comme antiseptique naturel »...etc

C'est ça qui les fait venir donc ils vont acheter du bio, ils vont payer un peu plus cher pour ça. Ces gens lorsqu'ils payent du bio et ils payent juste la santé : « bah ça me coûte plus cher mais ça me coûte moins cher qu'en médicaments ». Stimulus zéro. Ils ont acheté du bio, c'est bien, mais ils ne sont pas en transition. Par contre s'ils rentrent dans un magasin et que dans ce magasin on les informe un peu plus sur les tenants et aboutissants de leur consommation et sur des événements locaux qui illustrent cette démarche de transition, là ils ont l'opportunité de rentrer dans une démarche plus réfléchie.

C'est un petit peu le sens de la démarche d'Eco-bretons. Ce n'est pas juste, par exemple, de présenter un maraicher bio en disant « ah oui c'est bien de faire du bio ! ». C'est aussi lorsque l'on va interviewer quelqu'un qui fait du bio, d'essayer de regarder son parcours, de regarder pourquoi il est arrivé à ça, ce qu'il y a derrière tout ça. Ensuite il faut que le lecteur fasse le rapport entre cet article et

d'autres articles qu'il a vu récemment sur la gestion du cycle de l'eau par exemple.

Est ce qu'on a encore le temps d'avoir cette démarche progressive ?

Moi je ne suis pas comme [Jean Jouze](#)^l je ne suis pas à ce point alarmiste. Mais ce n'est pas parce que je pense qu'on a encore un peu de temps qu'il ne faut pas commencer dès maintenant d'essayer de faire bouger les comportements de la majorité. Mais il faut quand même avoir à l'esprit un point important. On pourra avoir tous les comportements vertueux dans des pays qui ont des comportements plus prédateurs jusqu'à présent, quand on sera 9 millions $\frac{1}{2}$ d'habitants sur terre si ceux-ci n'ont ne serait ce que le dixième ou le quart de notre empreinte écologique, de toute manière on est mal barrés. Donc ce que je vais dire, je vais le dire avec précaution : le pire risque c'est l'évolution démographique. Et là, il n'y a pas de solution simple.

Les innovations

Peut être qu'on trouvera des innovations qui vont faire que pour un même niveau de standard de vie, l'empreinte écologique globale sera fortement diminuée. Et là je suis extrêmement attentif à ce que font certains acteurs majeurs de l'économie mondiale, c'est à dire des personnes qui ont des ressources supérieures à des ressources d'état entiers. J'ai découvert ainsi que deux des personnes les plus riches du monde ont tous les deux pris des parts dans une société Californienne qui envisage de produire ce qu'ils appellent de la viande propre, c'est à dire de la viande sans animaux. La protéine animale sans animaux, pas d'élevage, pas de torture. Alors est ce que c'est de la pure communication, du bluff ? Je suis plus que dubitatif, je ne suis pas contre l'innovation technologique, mais depuis 40 ans j'ai été un petit peu vacciné contre les apprentis sorciers. Ça serait bien qu'on fasse une évaluation écologique, a priori, de ces pratiques,

notamment de leur impact sanitaire. Et lorsque je n'en sais strictement rien, c'est l'application du principe de précaution, principe de valeur constitutionnelle. Quand on ne connaît pas l'impact des choses, il vaut toujours mieux prendre le temps de creuser la question que faire a posteriori une analyse des dégâts que cela a produit.

La chasse aux apprentis sorciers : prendre le temps de l'application du principe de précaution

Application du principe de précaution puisqu'on en parle. Les sables coquilliers au large de la Bretagne, deux projets, un au large de Duon et un au large de Trebeurden. Projet de Duon c'est démarré. Projet de Trebeurden ça a commencé suite au décret du ministre de l'économie, Macron à l'époque, mais avec de telles contraintes réglementaires que l'opérateur a dû arrêter provisoirement l'exploitation. Il se retrouvait en contravention par rapport à ceux qui l'autorisaient à le faire. Mais là n'est pas la question. En rapport avec l'application du principe de précaution, on aurait pu regarder l'impact qu'avait eu l'extraction de sable coquillier au Duon avant de lancer une extraction à Trebeurden. On n'était pas à deux/trois ans près, surtout quand on sait à quoi sert le sable coquillier. Hors la station biologique de Roscoff avait commencé une étude, systématique, sur l'impact de l'extraction des sables coquilliers sur les dunes de Duon. On aurait attendu deux ou trois ans, on se serait rapidement rendu compte si oui ou non le sable coquillier avait un impact, comme NOUS le pensions, ou bien si ça n'avait absolument aucun impact. Si il n'y aucun impact et bah on y va, ce sable vaut mieux qu'on le prenne là que l'on ne le prenne sur les côtes. SAUF si l'étude démontrait qu'au delà des frayères il y a d'autres impacts négatifs, SAUF si une étude technique ad hoc démontrait qu'il existe des solutions alternatives pour répondre aux besoins de l'agriculture bretonne, SAUF enfin, si une étude économique sérieuse montrait que l'agriculture bretonne pouvait se passer de ces sables coquilliers,

On va terminer par un livre ou une personne que tu nous conseillerais pour prolonger la réflexion, qui toi t'as aidé en tout cas

Deux livres en fait que j'ai lu le même été et qui traitent à peu près du même sujet

Le bouquin de Timothy Jackson, le rapport qu'il avait fait pour l'équivalent du conseil du développement durable anglais. C'est un rapport officiel. Le bouquin est sorti en 2010 et explique la démarche de la transition. *Prospérité sans croissance, la transition vers une économie durable* de Tim JACKSON.

Le livre d'un économiste suisse qui partant de la crise financière de 2007-2008, démonte les mécanisme d'un changement radical : *Le grand renversement* de Jean-Michel SERVET.

Merci !